

Pierre Démeron : «Malraux au passé recomposé», *Lui*, 20 août 1971, n° 91, p. 40-44 et 106.

On a beaucoup vu, entendu, lu André Malraux à l'occasion de la parution de *Les Chênes qu'on abat*. Mais était-ce bien André Malraux ? Est-il possible que le dandy, l'esthète, le provocateur des années 20, l'aventurier, le romantique épris d'action, le combattant de la guerre d'Espagne soit le même que celui qu'on n'appelle plus, aujourd'hui, que M. le Ministre ?

«A l'âge de dix ans, il nous surprit tous. Ayant une infection à un genou, il risquait la gangrène et l'on dut envisager l'amputation. Médecins et chirurgiens, entourés de la famille, se consultèrent au chevet de l'enfant malade. Lorsqu'ils furent sur le point de quitter la chambre, le petit André, immobilisé dans son lit, leur dit : "Cette fois-ci, je ne vous reconduirai pas, messieurs..."»

A la majesté des propos, il est clair que, dès ce jour-là, l'homme d'Etat perce sous «le petit André» et que l'enfant est prédestiné à finir ministre du général de Gaulle. Et ce n'est qu'un commencement. Si bien parti, il est naturel qu'à dix-sept ans, il ressemble au portrait qu'en fait, après cette anecdote, Pierre Galante (*Quel roman que sa vie*, Editions des Presses de la Cité/Paris Match), le dernier en date des hagiographes d'André Malraux : «Intelligence supérieure, ouverte sur tous les bruits et valeurs du monde, obsédée par toutes les forces qui pèsent sur la planète, hantée déjà par le destin de l'homme (que va-t-il devenir, l'homme ?), cet adolescent n'est pas seulement en avance sur sa carte d'identité mais sur son siècle.» Une avance sur son siècle d'autant plus méritoire que, lorsqu'il est né, «ce siècle avait un an et le général de Gaulle onze». On aura compris à ces citations que «le roman qu'est la vie» d'André Malraux est des plus édifiants et mérite de figurer dans toutes les bibliothèques – entre les œuvres de Saint-Exupéry, une vie de Mermoz ou de Sainte-Thérèse de Lisieux, et un bouquin de la collection «Signe de piste». Un exemple encore, pour le plaisir. Consacrant un chapitre à l'amitié Malraux-Gide, Pierre Galante, qui sait bien qu'André Gide, avec son «Famille, je vous hais» et sa pédérastie militante, va – malgré son Prix Nobel –

redevenir un auteur-maudit, tient à nous rassurer tout de suite : «Aucun écrivain de ce siècle n'aura tant aimé les femmes que Malraux.» Ouf ! nous voilà rassurés. A défaut d'avoir jamais eu son bac, André Malraux aura au moins obtenu un certificat de bonne vie et mœurs. Galante prend soin, d'ailleurs, la plume embarrassée, de l'excuser de n'avoir pas fait d'études normales : «Ses études furent souvent contrariées par une santé fragile. Il n'est pas instruit au sens où l'instruction signifie un diplôme. Mais il a l'intelligence et la culture. Sa jeunesse a été celle d'un enfant de divorcés. Livré à l'éducation d'une mère et d'une grand-mère dont il s'accommodait sans difficulté, Malraux a grandi seul, s'est formé seul. Il représente le type parfait de l'autodidacte.» Ah, qu'en termes Galante ces choses-là sont dites ! Comprenez, en bref, que notre ex-ministre de la Culture n'a jamais passé son bac. Et sa santé n'y est pour rien. Le jeune André pensait simplement que c'était pour lui inutile : il s'intéressait à tant de choses – à la littérature, à l'art – qu'il n'avait pas de temps à perdre à des choses qui ne l'intéressaient pas. Fallait-il vraiment, aujourd'hui encore, l'en justifier ? Comme si le génie (qu'on me pardonne de parler de génie, mais Gide et d'autres à propos de Malraux en ont parlé avant moi) devait faire ses classes ! Comme si on avait à réclamer ses diplômes à l'auteur de *La Condition humaine* ! C'est sans doute qu'il existe des gens que pourrait choquer – au lieu d'amuser – le fait d'apprendre qu'une de nos gloires littéraires, devenue ministre de la Culture, n'a jamais passé son bac !

Erreurs et flatteries

Comme celle de tous les bons hagiographes, la plume de Galante est une vraie baguette magique. Elle magnifie tout ce qu'elle touche. André Malraux avait un grand-père dunkerquois, tête-vin, petit armateur et tonnelier. Un étonnant bonhomme qui mourut d'une étrange manière : il montrait avec tant d'ardeur à un mousse comment il fallait manier une double hache pour fendre du bois qu'il se fendit le crâne ! Selon la plume-baguette magique de Galante (qui, lorsqu'il ne retranche pas, en rajoute), il mourut «alors qu'à grands coups de hache à double tranchant, il sculptait une figure de proue représentant le lion de Juda.» Il faut avouer que la scène a autrement plus de gueule. C'est le passé recomposé au plus que parfait. Galante a sans doute dû se casser

la tête pour forger une si belle mort ! A sa décharge, il faut dire qu'il n'est pas le premier à flatter Malraux et transfigurer la réalité. Gaétan Picon, lui, soumit le texte de son essai, beaucoup plus austère, à Malraux qui le corrigea et l'annota en marge comme un maître la copie d'un élève. Et l'élève publia pieusement les annotations du maître qui, il faut le dire, avaient parfois un bien intéressant accent d'aveu ou de remords. Quand, par exemple, Picon, pour expliquer la personnalité de l'écrivain, cite une phrase dite, dans *Les Noyers de l'Altenburg*, par l'un des héros de Malraux, Vincent Berger : «l'homme n'est pas ce qu'il cache, il est ce qu'il fait», l'écrivain affirme alors, dans la marge : «Il le déclare sans appel, mais il y aurait beaucoup à lui répondre. Car si l'homme n'est pas ce qu'il cache, il n'est pas seulement ce qu'il fait.» Les admirateurs d'André Malraux, en pensant à ce qu'il est devenu et à ce qu'il fait aujourd'hui, mettraient à leur tour volontiers en marge : «En effet et heureusement». Quoi qu'il en soit, le maître fut reconnaissant à l'élève de ses bons procédés. Devenu ministre de la Culture, il en fit le directeur des Arts et Lettres. Il y a des essais qui se transforment en coup au but...

Il faut dire surtout que, lorsque des institutions aussi sérieuses que l'A.f.p. ou le *Who's Who* publient à propos d'André Malraux des informations mal vérifiées (à moins qu'elles ne diffusent celles qui ont été transmises par les intéressés), on se sent plein d'indulgence pour ceux dont la vocation est de magnifier la réalité... En effet, la notice biographique signée de l'A.f.p. (et placée au début de l'essai de Picon) annonce : «Etudes : archéologie et orientalisme» par un singulier abus de mots puisque, on l'a vu, il ne s'agit pas d'études au sens propre du terme et sanctionnées comme telles. Mais, surtout, avec un grand flou chronologique, la même notice, en face de 1923, affirme : «Départ pour l'Asie, Chine, Indochine» avant de passer à 1927... C'est trop ou pas assez précis lorsque l'on sait que Malraux n'est allé véritablement en Chine qu'en 1931 et qu'il a auparavant seulement fait un saut à Hong Kong afin d'y acheter les caractères d'imprimerie dont il avait besoin pour mener son combat dans *L'Indochine enchaînée*. Mais cette imprécision ouvre à l'imagination un champ très vaste. Il devient possible d'imaginer, par exemple, que l'auteur de *La Condition humaine* a joué un grand rôle

dans la guerre civile en Chine à l'époque. Et que, comme Mao est allé à Canton pendant ces années-là, Malraux aurait pu l'y rencontrer, l'y a rencontré, etc.

Le *Who's Who*, lui, est beaucoup moins prudent que l'A.f.p. Au chapitre «études», il inscrit froidement «diplômé des langues orientales» et annonce Malraux en Chine en 1925-1927. S'il parle des préfaces écrites par l'écrivain à *Sanctuaire* de Faulkner et à *L'amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence, il tait, en revanche, la première, celle qu'il écrivit pour *Mademoiselle Monk* de Charles Maurras. Il ne convient sans doute pas aujourd'hui qu'un ministre du général de Gaulle ait écrit en 1923 une préface à un auteur condamné pour «intelligence avec l'ennemi» à la Libération, dont jamais Malraux ne partagea les idées, mais qu'il estimait à sa juste valeur. Il est vrai qu'il ne faut pas prendre le *Who's Who* trop au sérieux. N'y écrit-on pas, sans doute obnubilé par les nombreux discours de Malraux, «la Voix royale» au lieu de *La Voie royale* ?

Un monument «classé»

Malraux, dira-ton, est-il complice ? Ce qui est sûr, c'est qu'il a annoncé un jour : «Je ferai ma statue de mon vivant». Et alors que Voltaire conseillait : «Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose», Malraux affirma : «Je mens, mais mes mensonges deviennent réalité.» Il parlait évidemment de ce grand, de ce beau, de ce sublime mensonge qu'est l'Art, le seul qui soit supportable. Celui que faisait Chateaubriant quand il évoquait, en des pages admirables, les rives du Messachebe qu'il n'a jamais vues, ce que personne, sinon un cuistre, ne songerait aujourd'hui à lui reprocher. Pour les petits mensonges utilitaires, Malraux, des hauteurs où il est parvenu, ne s'abaisse pas : il laisse faire les plumes courtisanes. Se fait-il des illusions ? On peut souhaiter que non. Il y a bien longtemps, il donnait une leçon à Louise de Vilmorin : «La littérature est une foire aux vanités dans laquelle il faut défendre pied à pied son étalage. Croyez-moi, rien n'est plus inconfortable que cette célébrité quelquefois factice qui vous apporte plus de faux courtisans que de vrais lecteurs.» On espère donc qu'il n'est pas dupe quand Braque (pour lui le plus grand peintre vivant) dit que Malraux «sent la bonne peinture à plein nez et qu'il est le seul critique français véritablement

constructeur.» Mais comment en jurer ? La rhubarbe et le séné dont on fait si grand usage dans la République des Lettres – qui est, comme l’autre, une république de camarades – sont à la longue des drogues plus dangereuses que l’opium ou le chanvre indien dont André Malraux prit le goût en Indochine.

Pour sculpter sa propre statue, «plus influencé par Rude (le sculpteur de *La Marseillaise*), que par Giacometti», comme le dit, toujours drôle, Clara Malraux, l’ancien ministre s’est fait aider. Voilà tout. Evidemment, les élèves ne valent pas le maître. Raison de plus pour revenir à ses grandes œuvres, et laisser le reste pour ce qu’il vaut. Et si l’on veut savoir «ce qu’il cache» et ce qu’il aurait voulu faire, qu’il suffise de s’attacher au héros de *Les Conquérants*, au Vincent Berger de *L’Espoir*, au Claude Vannec de *La Voie royale*, toutes ces statues de lui-même que Malraux a seul sculptées et qui sont les œuvres maîtresses de son musée imaginaire.

Car, comme l’écrivait Gaétan Picon à propos de son œuvre : «Malraux n’a pas besoin de dire *Je* pour être là». Vérité que sa première femme, moins respectueuse, traduisait par : «Il est comme les gaz, il occupe tout l’espace». L’espace où il rêve sa vie – son œuvre – comme l’espace où il tente de vivre ses rêves. Quoi qu’il en soit, le résultat est là. Malraux aujourd’hui n’est plus tout à fait un homme, pas tout à fait une statue. C’est un monument classé qu’on donne à admirer, sans comprendre, aux foules des téléspectateurs comme les chefs-d’œuvre des musées aux enfants des écoles. Il est devenu le Grand Maître des cérémonies officielles, l’ordonnateur en chef des Pompes civiques, un Bossuet républicain habile à faire pleurer Marianne, qui parle à tombeau ouvert et à guichets fermés et qui, dans des oraisons toujours grandioses, tandis que roulent sourdement les tambourins crêpés de noir et que les tics zèbrent son visage comme les éclairs un soir d’orage, évoque, à la commande, d’une voix voilée, les Pharaons, Jean Moulin, Jeanne d’Arc, la chevalerie ou la petite couturière entrée dans la Résistance. Le Ministre, en lui, désormais, écrase tout puisqu’il a préféré finalement ce titre – qu’il partage avec tant de médiocrités passées, présentes et à venir – à celui, unique, d’être André Malraux. Ses interviews ont des airs d’audience et il faut voir la révérencieuse timidité avec laquelle l’interrogent des journalistes qui semblent obsédés

par la crainte de justifier un mot de Gide : «Quand on est devant Malraux, on ne se sent pas très intelligent».

A la statue du Commandeur de la Légion d'honneur en quoi Malraux peu à peu s'est figé, on peut préférer le portrait que faisait Maurice Sachs en 1926 : «J'ai rencontré Malraux. Il produit la plus vive impression. Il a dans le regard un air d'aventure, de mélancolie et de décisions irrésistibles, un beau profil d'homme de la Renaissance italienne, une apparence très française au demeurant. Il tient du jeune officier, du dilettante, du poète romantique, parle très vite, très bien, a l'air de tout savoir, éblouit à coup sûr et vous laisse sous l'impression d'avoir rencontré l'homme le plus intelligent du siècle».

Clara : témoin lucide

Ce Malraux-là, si ondoyant, si divers, si complexe, ce n'est ni chez les thuriféraires, ni chez les essayistes qu'on le rencontrera. C'est chez Clara Malraux, la première femme de l'écrivain – témoin fasciné mais lucide, d'autant plus crédible qu'il est, lui, sans complaisance – qu'il épousa pour une durée de six mois – les deux jeunes gens ne voulaient pas se limiter l'un à l'autre – afin d'échapper à un scandale parisien sans intérêt. «Que savais-je de lui ? Qu'il maniait admirablement les idées, qu'il était érudit en de multiples domaines, qu'il était courageux, parfois plein d'humour, susceptible souvent, que son aisance dans la discussion était exceptionnelle, qu'il n'était dépourvu ni de snobisme ni de quelque maladresse sociale». La jeune femme avait déjà remarqué sa propension «aux embellissements pathétiques». Si pathétiques qu'elle, «gosse de riche», fut obligée de s'inventer un ancêtre colporteur face à son amant pauvre qui s'inventait une mère vivant au Claridge...

Les six mois écoulés, André proposa à Clara : «Ne pourrait-on faire meilleur usage de l'argent que va nous coûter le divorce ? Aller en Tunisie par exemple ?» Ils s'y rendirent et restèrent ensemble dix-sept ans.

C'est à Clara qu'il dit un jour : «Je ne serai pas écrivain. L'amateur est supérieur à celui qui crée. Les Chinois le savaient, qui mettaient plus haut que le jardinier celui qui

est capable d'apprécier le jardin. L'homme qui sait comment il convient de jouir de la vie et des créations des autres hommes est l'artiste suprême».

Un couple de beatniks

Avec elle, il découvrira Florence, les voyages, le *Bœuf sur le toit*, les bals musette de la rue de Lappe, les musées; il partagera ses idées et ses enthousiasmes artistiques; il vivra la folle équipée de Banteai Srey en 1923 qui embarrasse tant les hagiographes et dont, simplement, Clara dit ce qu'elle fut. Ruiné par des spéculations pratiquées comme un sport, André Malraux répondit au semblant d'inquiétude de Clara par un définitif «Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler ?» Bientôt suivi d'une solution qui conciliait l'utile et l'agréable. Avec l'alibi d'un vague ordre de mission, pourquoi ne pas suivre la «Voie Royale» au Cambodge et, dans la jungle, arracher à un temple classé, certes, mais à l'abandon, quelques bas-reliefs, qu'à leur retour ils pourraient vendre un bon prix à des amateurs ? C'était ajouter les frissons de l'aventure à l'émotion artistique. Ainsi fut fait. Et, un jour après un voyage pittoresque, Clara eut l'honneur de faire le guet dans la jungle bruisante tandis qu'André, à l'aide de limes, parvenait difficilement à arracher de la pierre des belles têtes qui lui souriaient d'une manière indéfinissable, comme si elles prévoyaient la suite. Une aventure dans le style de ce jeune couple qui vivait un peu à la manière des beatniks d'aujourd'hui, un peu à la manière des héros de Scott Fitzgerald, un couple soucieux de «vivre intensément», de «se réaliser», de «transformer en conscience la plus large expérience vécue», pour parler comme un héros de *L'Espoir*. De répondre en somme à l'appel de René Char : «Hâte-toi de transmettre ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance». Une aventure qui tourna mal. A une époque où on aurait difficilement trouvé en Indochine un fonctionnaire de quelque rang qui ne possédât chez lui, indûment, quelques statues ou bas-reliefs, l'administration coloniale pour qui ce jeune couple – trop heureux, trop beau, trop brillant et sans doute passablement insolent – était une offense vivante, les attendait à un tournant du Mékong. Elle fit fouiller leurs bagages, André, Clara et leur compagnon furent arrêtés, mis en résidence surveillée en attendant le procès. On connaît la suite. Le retour de Clara qui mobilisa le Tout-Paris des Lettres au secours du jeune

écrivain qui sera néanmoins condamné, avec suris. L'épisode est capital. Il fait prendre conscience aux deux jeunes gens qu'ils ne sont pas les seuls au monde à être victimes de l'injustice. Ils reviennent en 1925 en Indochine mais, cette fois, pour combattre la société coloniale, qui sévit alors dans toute son horreur, de Saigon à Hanoi, en fondant un journal, *L'Indochine*, qu'ils mettent au service du nationalisme asiatique. Quand, après dix-sept ans de mariage, André et Clara Malraux divorcent, André dit à Clara : «Gardez mon nom, vous l'avez bien mérité.» Elle ne l'a jamais tant mérité qu'en écrivant d'une plume allègre les trois premiers tomes de *Le Bruit de nos pas* où elle trace le portrait le plus intelligent et le plus juste, le plus attachant en tout cas, d'André Malraux, et qui constituent les seuls livres qu'il faut lire en contrepoint de son œuvre. Ceux qui se sont toujours fait une certaine idée d'André Malraux y trouveront peut-être l'explication de l'inexplicable : comment l'esthète et le dandy des *Lunes en papier*, le provocateur capable, à la fin d'un déjeuner officiel dans la Russie de Staline, de porter un toast à Trotsky, «le pilleur d'Angkor», le combattant de *L'Indochine enchaînée*, de la guerre d'Espagne et de la Résistance, a pu devenir ce barde au lyrisme tricolore ? En deux dialogues qui montrent peut-être que, comme tout le monde, André Malraux n'est devenu que ce qu'il était et qu'il est finalement tombé du côté où il penchait. Le premier prend la forme d'une dispute : «Un soir, raconte Clara, mon compagnon me dit que la charge des Saint-Cyriens, au début de la guerre, lui semblait admirable. Cette charge, j'en connaissais une victime : mon voisin, l'ami de mon frère, Pierre, le saint-cyrien. Il me fallait peu d'efforts pour le voir, son képi stupide sur la tête, le point d'interrogation du panache vacillant tout en haut, son pantalon rouge, cible accessible au plus inhabile des tireurs, entraînant d'autres victimes des chromos démodés. Mais si lui, après tout, imaginait agir ainsi selon lui-même, ceux qui devaient le suivre n'avaient pas choisi cette mort sans efficacité. C'est ce que je tentais d'expliquer au compagnon étendu près de moi. J'ai dit : "Ce geste était inutile et des tas de types obligés de suivre leurs chefs sont morts là, bêtement, inutilement." Il a dit (je résume) : "Le geste était beau, cela suffit." J'ai dit (je ne résume pas) : "Il était idiot, c'était un geste d'assassin." Il a dit (je suppose) que j'étais dépourvue du sens de la grandeur et de celui des nuances.»

Le d'Annunzio du gaullisme ?

Le second est plus révélateur encore. Clara et André Malraux se promènent dans les jardins de l'hôpital de Saïgon où ils sont en résidence surveillée à la suite de l'affaire de Banteai Srei. Clara, après avoir simulé la folie et tenté de se suicider, fait la grève de la faim. Elle ne pèse plus que 36 kilos. Avec cet admirable égoïsme des écrivains, André Malraux, comme à l'accoutumée, pense à voix haute et parle de ce qui l'intéresse : «L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de savoir comment l'Oriental s'accommodera de la nécessité de devenir un individu.» Pour Clara, l'essentiel c'est de savoir comment et dans quel état ils vont sortir du pétrin où ils se sont mis. Elle se met à pleurer. Alors il la console. A sa manière : «Il ne faut pas vous désespérer, je finirai bien par être Gabriele d'Annunzio.» André Malraux ne serait-il pas en effet notre d'Annunzio, le d'Annunzio du gaullisme ?